

Chapitre XI

(Le Dernier Jour d'un condamné, pages 279 à 280.)

Tout à coup le président, qui n'attendait que l'avocat, m'invita à me lever. La troupe porta les armes; comme par un mouvement électrique, toute l'assemblée fut debout au même instant. Une figure insignifiante et nulle, placée à
5 une table au-dessous du tribunal, c'était, je pense, le greffier, prit la parole, et lut le verdict que les jurés avaient prononcé en mon absence. Une sueur froide sortit de tous mes membres; je m'appuyai au mur pour ne pas tomber.

– Avocat, avez-vous quelque chose à dire sur l'application
10 de la peine? demanda le président.

J'aurais eu, moi, tout à dire, mais rien ne me vint. Ma langue resta collée à mon palais. Le défenseur se leva.

Je compris qu'il cherchait à atténuer la déclaration du jury, et à mettre dessous, au lieu de la peine qu'elle provo-
15 quait, l'autre peine, celle que j'avais été si blessé de lui voir espérer. Il fallut que l'indignation fût bien forte, pour se faire jour à travers les mille émotions qui se disputaient ma pensée. Je voulus répéter à haute voix ce que je lui avais déjà dit: Plutôt cent fois la mort! Mais l'haleine me manqua, et
20 je ne pus que l'arrêter rudement par le bras, en criant avec une force convulsive: Non!

Le procureur général combattit l'avocat, et je l'écoutai avec une satisfaction stupide. Puis les juges sortirent, puis ils rentrèrent, et le président me lut mon arrêt.

– Condamné à mort! dit la foule; et, tandis qu'on m'em-
25 menait, tout ce peuple se rua sur mes pas avec le fracas d'un édifice qui se démolit. Moi, je marchais, ivre et stupéfait. Une révolution venait de se faire en moi. Jusqu'à l'arrêt de mort, je m'étais senti respirer, palpiter, vivre dans le même
30 milieu que les autres hommes; maintenant je distinguais

clairement comme une clôture entre le monde et moi. Rien ne m'apparaissait plus sous le même aspect qu'auparavant. Ces larges fenêtres lumineuses, ce beau soleil, ce ciel pur, cette jolie fleur, tout cela était blanc et pâle, de la couleur
35 d'un linceul. Ces hommes, ces femmes, ces enfants qui se pressaient sur mon passage, je leur trouvais des airs de fantômes.

INTRODUCTION

Situer le passage

Détenu depuis cinq semaines à Bicêtre, le prisonnier (*je*) effectue un retour en arrière dans sa narration. Il revient sur les trois jours qu'a duré son procès. Il raconte ici l'instant du verdict.

Dégager des axes de lecture

L'intérêt du passage réside moins dans le verdict lui-même que dans la façon dont le narrateur l'accueille. Hugo joue, à ce moment, sur le décalage existant entre le personnage et le lecteur. Le retour en arrière du récit place en effet le personnage dans la situation où il apprend la sentence qui le frappe. Le lecteur, quant à lui, en est déjà informé par le titre du livre et par le premier chapitre.

Cette différence des savoirs confère au récit sa tension dramatique. Le narrateur s'entend être condamné à mort. Il devient presque instantanément étranger au monde des vivants.

PREMIER AXE DE LECTURE

LA TENSION DRAMATIQUE DU RÉCIT

Une annonce indirecte et différée

Le narrateur ne dit pas immédiatement à quelle peine il vient d'être condamné. C'est le cri de la foule qui l'indiquera (l. 25). Jusque-là, le vocabulaire reste sans contenu précis : il s'agit du « verdict » (l. 6), de la « peine » (l. 14) ou de l'« arrêt » (l. 24). Seule la « sueur froide » qui s'empare du narrateur (l. 7) constitue un indice révélateur de l'extrême gravité de la peine.

Cette annonce différée exprime la stupéfaction de l'accusé. Il est tellement abasourdi qu'au sens propre il n'en croit pas ses oreilles.

Un tragique renversement de situation

Son avocat s'efforce d'obtenir que le verdict ne soit pas confirmé. Il plaide pour une « autre peine » (l. 15), c'est-à-dire les travaux forcés à perpétuité¹. Le narrateur devrait en principe lui en savoir gré. Tel n'est pas le cas : « Je voulus répéter à haute voix ce que je lui avais déjà dit : Plutôt cent fois la mort ! » (l. 18-19). Par ignorance de ce qui l'attend, il considère que le bagne est plus terrible que l'échafaud.

Le lecteur ne peut en éprouver qu'un surcroît de compassion pour le narrateur. Il est rare en effet qu'un client contredise son avocat, parce que celui-ci plaide en faveur d'une peine moins sévère. De même, le narrateur écoute « avec une satisfaction stupide » (l. 23) le procureur général qui, pourtant, réclame sa tête. La tension dramatique du récit s'accroît.

La prise de conscience

Le narrateur comprend ce qui vient de lui arriver quand il quitte le palais de justice pour être conduit à Bicêtre. « Une révolution venait de se faire en moi » (l. 28), note-t-il. Le mot « révolution » doit se

1. Dans les lignes qui précèdent l'extrait, l'avocat a fait part à son client de son espoir d'éviter un verdict de mort : les juges « auront sans doute écarté la préméditation, et alors ce ne sera que les travaux forcés à perpétuité » (p. 279).

comprendre dans le sens strict et premier de « changement du tout au tout ». Le narrateur entrevoit quel est désormais le sort qui l'attend. Quand il ne croyait pas à l'éventualité d'une condamnation à mort, il redoutait d'être condamné à vie, par horreur du bagne. Maintenant qu'il est voué à l'échafaud, il accuse le choc.

Si, pour le lecteur, l'extrait ne joue sur aucun suspense, il n'en demeure pas moins habilement construit.

DEUXIÈME AXE DE LECTURE

S'ENTENDRE ÊTRE CONDAMNÉ À MORT

La focalisation interne²

Un récit aussi dramatique n'est possible que parce que la scène est envisagée du point de vue exclusif du personnage. En témoigne l'abondance des références à la première personne du singulier.

Par ce procédé le lecteur fait corps avec le narrateur. Il partage ses incertitudes : « C'était, je pense, le greffier » (l. 5). Il devine le contenu de la plaidoirie de l'avocat à ce qu'en saisit globalement le narrateur : « Je compris qu'il cherchait à atténuer la déclaration du jury [...] » (l. 13). Il en va de même pour le réquisitoire du procureur. Le lecteur n'en connaît que l'impression qu'il produit sur l'accusé.

Le dernier paragraphe de l'extrait (l. 25-35) a valeur d'introspection³. Le narrateur reconstitue l'état dans lequel il se trouvait, comme l'indiquent les formules : « Je m'étais senti » (l. 29), « Rien ne m'apparaissait plus » (l. 32).

La violence des sensations et des émotions

Parce qu'elle fait vivre les événements de l'intérieur, la focalisation interne est le procédé qui se prête le mieux à l'expression de la subjectivité.

2. Focalisation interne : quand une narration est conduite du point de vue d'un personnage.

3. Introspection : le fait de s'analyser soi-même.

Les réactions sont d'abord physiques : « Une sueur froide sortit de tous mes membres » (l. 7) ; « ma langue resta collée à mon palais » (l. 12). Elles deviennent ensuite brièvement intellectuelles : « J'aurais eu, moi, tant à dire... » (l. 11) ; « Je compris... » (l. 13). Elles sont enfin affectives : l'« indignation » le dispute aux « émotions » (l. 16-17).

De nature différente, ces réactions vont *crescendo*. Le choc est tel que le condamné en reste aphasique⁴ : « Rien ne me vint » (l. 11), note-t-il ; « l'haleine me manqua » (l. 19). Il est la proie de « mille » sentiments.

Aussi ne parvient-il qu'à crier « Non ! », « avec une force convulsive » (l. 21), c'est-à-dire provenant d'un réflexe nerveux, mécanique. Ce cri est d'autant plus pathétique qu'il est un refus du bain, non pas de la peine capitale. La montée et l'intensité des émotions accompagnent la montée de la tension dramatique.

TROISIÈME AXE DE LECTURE

ÉTRANGER AU MONDE DES VIVANTS

Avant et après : ici et ailleurs

La confirmation de la sentence par le président introduit une rupture radicale. Il y a désormais un *avant* et un *après*. Adverbes et compléments circonstanciels de temps l'expriment nettement : « Jusqu'à l'arrêt de mort » (l. 28) s'oppose à « maintenant » (l. 30) ; « Rien ne m'apparaissait plus » contraste avec « auparavant » (l. 32).

Temporelle, la rupture est également mentale et spatiale. Le narrateur est à la fois ici et ailleurs : *ici*, parce qu'il est au milieu de la foule, qui l'observe comme une bête curieuse ; *ailleurs*, parce que le verdict vient d'élever « une clôture entre le monde » et lui (l. 31). Le narrateur n'appartient déjà plus au monde ordinaire des vivants.

4. *Aphasique* : incapacité de parler sous l'effet d'une violente émotion.

Un effondrement complet

Il s'ensuit un profond effondrement intérieur. La comparaison « avec un édifice qui se démolit » (l. 27) le suggère, ainsi que l'emploi du mot « révolution » (l. 28).

L'énoncé de la condamnation conduit en outre le narrateur à réinterpréter l'ensemble du décor. À son arrivée au Palais de Justice, « ces larges fenêtres lumineuses, ce beau soleil, ce ciel pur, cette jolie fleur⁵ » (l. 33-34) lui semblaient de bon augure, en tout cas incompatibles avec un verdict sévère. Comment accabler un homme quand tout autour de soi n'est que paix et harmonie ? Maintenant, « tout cela était blanc et pâle de la couleur d'un linceul » (l. 34-35). Le monde a pris l'aspect blafard de la mort.

Vers le fantastique

Aussi n'est-il pas étonnant que la dernière phrase de l'extrait s'ouvre sur l'univers fantastique. N'étant plus déjà de ce monde, comment le condamné regarderait-il normalement ? « Ces hommes, ces femmes, ces enfants qui se pressaient sur mon passage, je leur trouvais des airs de fantômes » (l. 36-37).

La formule est digne d'intérêt parce qu'elle est inattendue. Les « fantômes » évoluent en principe dans l'au-delà. Ce sont des morts. Ici, ce sont les vivants qui deviennent des fantômes. Il y a inversion de la situation. Ce qui est en train de mourir aux yeux du condamné, c'est le monde des vivants qui s'éloigne de lui à une telle vitesse qu'il lui paraît déjà irréel.

5. Ce décor a été évoqué au début du chapitre II.